

Hurler à la lune
Moi chien créole

Marie-Andrée Brault

Numéro 126 (1), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23911ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brault, M.-A. (2008). Compte rendu de [Hurler à la lune : *Moi chien créole*]. *Jeu*, (126), 16–17.

MARIE-ANDRÉE BRAULT

Hurler à la lune

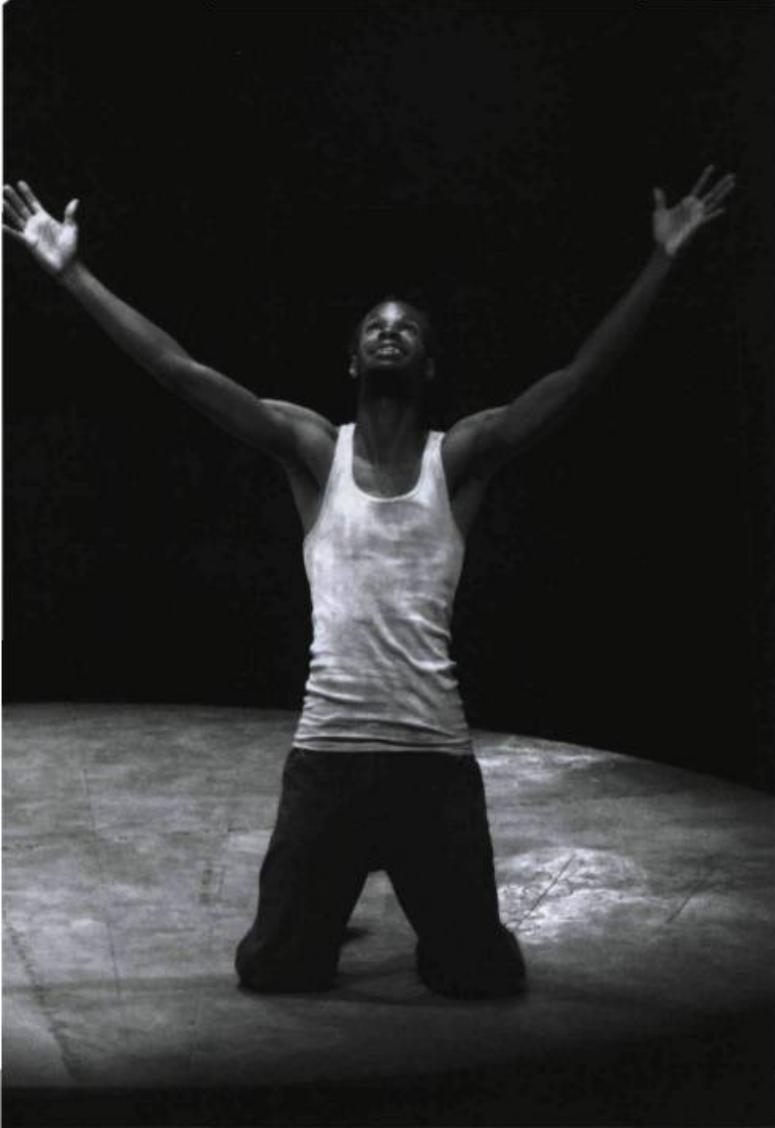
Profitant de l'obscurité qui délie les langues, un chien errant s'adresse à vous, raconte sa vie et surtout celle des hommes qui partagent son lot. Exclu, rejeté, méprisé ou tout simplement ignoré, le voici qui devient la voix des sans-voix. Ce *chien créole* – « ce pelé, ce galeux », disait-on du baudet de La Fontaine – imaginé par l'auteur martiniquais Bernard Lagier, s'il vit dans la fange et dit la détresse des laissés-pour-compte, raconte en cherchant la grandeur chez ces esseulés.

Le texte de Lagier prend la forme d'un monologue polyphonique qui exige de l'interprète un va-et-vient entre les propos du chien et ceux de Titurpice, employé de la voirie sans envergure dévoré par l'amour, ou de Lacolas, petit voyou, poète des rues qui veut devenir quelqu'un pour honorer la mémoire de son père. À la faveur de la nuit et de l'alcool, le chien créole, croyant en l'importance de faire entendre ce qui est tu, se fait l'écho de leur parole pour retrouver ensuite sa condition de cabot. Mais un cabot qui parle un français irréprochable, philosophe et s'interroge sur la condition humaine, tandis que les deux hommes s'expriment en créole et sont trop occupés à se débattre dans leur réalité concrète pour chercher à l'objectiver ou à la poétiser. Le procédé relaie le propos de l'auteur : les deux hommes n'ont pas les mots pour se faire entendre, leur langue, pour colorée qu'elle soit, est aussi symptôme de leur aliénation dans une société qui ne s'intéresse pas aux « petits ». Le chien créole, reconnaissant ces hommes comme ses semblables mais appartenant tout de même à un autre monde, ayant, lui, le pouvoir de dire, s'avère en quelque sorte une métaphore de l'auteur ; il donne une voix et, par-là même, une existence à ceux que l'on n'entend ni ne voit. Cette construction articulée autour du langage, bien trouvée, donne au demeurant un résultat inégal. La langue que prête Lagier au chien paraît quelquefois empesée, et les envolées lyriques aux effets souvent faciles font regretter la langue franche aux images si parlantes de Titurpice et Lacolas.

Ces passages en créole – un créole mâtiné de français pour ne pas trop égarer le spectateur – sont aussi les plus forts dramatiquement. En effet, si le discours du chien, lorsqu'il s'affranchit d'une poésie un peu lourde et maladroite, offre de beaux instants dans son plaidoyer pour une plus grande humanité et une fraternité à conquérir, ou encore dans le récit de ses premières heures de vie, les moments réservés aux deux hommes captivent véritablement. Lagier y explore les ressources du conte et du dialogue avec une vivacité remarquable, que s'approprie Erwin Weche. Le comédien se meut dans cet univers avec aisance et

Moi chien créole

TEXTE DE BERNARD LAGIER. MISE EN SCÈNE : SYLVAIN BÉLANGER, ASSISTÉ DE JEAN GAUDREAU ; SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES : BÉNÉDICTE MARINO ; ÉCLAIRAGES : GLEN CHARLES LANDRY ; MAQUILLAGES : ANGELO BARSETTI ; CONSEILLER DRAMATURGIQUE : OLIVIER KEMEID. AVEC ERWIN WECHÉ. COPRODUCTION DU THÉÂTRE DU GRAND JOUR ET DE L'ARTCHIPEL, SCÈNE NATIONALE DE LA GUADELOUPE, EN PARTENARIAT AVEC LE CENTRE CULTUREL DE RENCONTRES DE FOND ST-JACQUES ET ETC CARAÏBE, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE DU 29 AOÛT AU 15 SEPTEMBRE 2007.



Moi chien créole, pièce de Bernard Lagier, mise en scène par Sylvain Bélanger à l'Espace Libre (Théâtre du Grand Jour/Scène Nationale de la Guadeloupe, 2007). Sur la photo: Erwin Weche. Photo: Théâtre du Grand Jour.

ment qui caractérise la mise en scène, la musique de Larsen Lupin, pourtant magique par moments, m'a paru trop présente, redoublant des atmosphères qu'Erwin Weche réussissait à imposer par son seul jeu.

Cette production de *Moi chien créole* constitue en somme une belle rencontre entre une équipe québécoise et un texte antillais. La parole qui s'y fait entendre, parfois maladroite, revêt pourtant un caractère essentiel. En hurlant à la lune, le chien créole revendique la liberté de l'errant et réaffirme la nécessité de dire toutes les existences. Certaines sont reléguées dans l'ombre ou l'oubli, il est vrai, mais aucune n'est petite. ¶

agilité: il campe un Titurpice attendrissant de désarroi, fait voir tout le panache de Famedeline, celle qui sait séduire et éconduire; puis il montre la confiance surfaite et la gouaille d'un Lacolas bien décidé à obtenir un emploi de vigile, à se mettre «à la rèl», comme disait son père, «c'est-à-dire sur la bonne voie.¹» Entre les passages où il rend irrésistible la verve de ces personnages, Weche redevient le chien créole, souffrant, famélique. Le corps maigre de l'acteur, ses cheveux, coiffés de façon à rappeler un chien hirsute, concourent à créer une image saisissante que renforcent un jeu physique souple et un réel talent de conteur. Sylvain Bélanger, à la mise en scène, a de toute évidence misé sur la force de son interprète, accordant un soin particulier à ses métamorphoses, aux passages d'un registre à l'autre dans un texte où les transitions ne sont pas toujours claires et dont les didascalies sont absentes, ainsi qu'au rythme que travaille le vers libre. L'acteur se déplace dans une aire de jeu restreinte conçue par Bénédicte Marino – un cercle où sont gravées, formant de fines lignes, quelques répliques en créole, cercle dont la couleur se transmue au gré des éclairages et où les pieds de l'acteur laisseront leurs traces. Il rappelle à la fois la terre, où grouille cette humanité solitaire, et la lune, témoin des vertiges douloureux de la nuit. Dans cette quête de dépouille-

1. Bernard Lagier, *Moi chien créole*, Carnières-Morlanwelz, Lansman éditeur, 2007, p. 23.